

# *Les bonnes feuilles*

Extraits choisis de l'ouvrage

ration du territoire national commençait. Le séminaire nous rendit à nos familles, en avance sur la date normale du 29 juin, mais c'est une autre histoire.

Je ne sais pas ce qu'était Issy-les-Moulineaux dans le passé ; je n'imagine pas que ce puisse être autre chose que ce que nous vivons alors et qui me paraît d'une perfection immuable. L'avenir m'apprendra que l'instabilité peut survenir même dans ce qu'on croyait éternel, mais durant cette première année, je me suis confié à l'Église comme un enfant à sa mère, pour tout recevoir d'elle et de nul autre qu'elle. Or, inoubliable merveille, elle a répondu à mon attente, m'a adopté pour l'un des siens. J'oublie que mon père paie une pension, j'ai une mentalité d'oblat, je suis disposé à tout accepter. Cela, plus tard, quand je saurai la suite, je le considérerai comme une grâce inestimable.

Parce que j'ai vécu, j'ai reçu mon premier héritage catholique et ma première empreinte cléricale dans l'Église de toujours, en l'absence de toute contestation et division, je peux donc dire que je suis, de cette Église, l'enfant légitime, le témoin véridique et fidèle. Serais-je entré un an plus tard, je n'aurais pas eu cette chance, et je ne serais le garant de rien. Du premier jour, j'aurais été d'un parti, d'une faction, et nécessairement contre d'autres. Très certainement, pour mes maîtres j'aurais fait figure d'opposant. On m'aurait découragé, ou renvoyé. M'eût-on gardé que je ne pourrais aujourd'hui encore me réclamer que d'une tradition, d'une école, d'un parti dans l'Église, ce qui n'a point de force. Tandis que je me réclame de la totalité catholique en laquelle je suis né à la vie cléricale cette année-là 1943-1944, simplement, paisiblement voué à l'Église et reçu par elle sans réserve. Un certain parti qui bientôt dominera pourra

– « Nous étions cinq. Ils nous firent creuser notre tombe et nous mettre le dos au trou pour y tomber sous le choc des balles. J'étais le dernier... Quand ils m'ont mis en joue, j'ai crié, je ne sais pas pourquoi : *Je suis innocent !* Alors le chef du maquis – vous savez, ce n'est pas un mauvais bougre ! – a dit aux autres : *Arrêtez, ça suffit pour aujourd'hui*, et à moi : *Bon, tu peux t'en aller, mais qu'on ne te revoie plus !* Alors, avec l'abbé de Jouffrey, nous avons pensé que c'était un signe de la Providence et que le moment était venu pour moi d'entrer au séminaire... »

Il souriait d'un air amusé que démentait l'insoutenable angoisse de ces yeux qui avaient vu, tout ce que nous n'arrivions pas à imaginer, le peloton aligné, le feu des quatre salves meurtrières, la chute des corps, et qui avaient attendu la mort en face. Nous étions pétrifiés. Puis les autres racontèrent leur histoire de quatre sous, sans commune mesure avec cette effrayante tragédie.

C'est ainsi que, d'instant en instant, le vrai et le faux, le résistant en *battle-dress* et le condamné à mort inconnu, la victime et le traître, commencèrent cette coexistence et ce mixtage, au séminaire comme à la ville, où peu à peu s'effacèrent et finirent par disparaître les témoins gênants du régime de Vichy tandis que les gaullistes et résistants prenaient toute la place. Là-dessus me vint cette pensée si simple, toute neuve pour moi : C'est cela une révolution. Le passé a cessé d'être, du moins tel qu'il a été. Renié ou tu par contrainte, falsifié et vite oublié, il est comme n'ayant jamais existé. Et les nouveaux maîtres construisent l'avenir avec les mensonges et les illusions du moment.

La preuve m'en vint le lendemain. Monsieur Enne avait décidé de terminer son cours d'apologétique que notre départ précipité avait interrompu en juin. Ma joie de l'en-

Il imagina, me dit-on, que je l'avais dénoncé au Saint-Office. Je n'y avais point songé. Mais chaque fois que je le rencontrai dans les couloirs de la Catho, ses yeux me fixèrent avec la même flamme accusatrice, tandis que son visage exprimait plus de chagrin que de ressentiment, mais sans repentir ! paraissant plutôt plaider la cause perdue de la réconciliation de l'Église et de la Science, "*perdue par votre faute*", semblaient dire ses yeux tristes. Ainsi se nouaient, dans ces années 40, les grands procès et les drames de notre génération. Ai-je changé depuis ? Oui, mais en partie seulement. J'avais tort, c'est trop certain, sur les faits qui sont aussi bien évolutionnistes que transformistes, pour les temps anciens, quoiqu'ils nous paraissent fixistes à l'échelle de notre histoire humaine. Mais je n'ai pas à demander pardon à mon maître pour mon opposition résolue à son "*évolution créatrice*" et à son teilhardisme qui annulait la foi chrétienne au profit d'un vague déisme philosophique.

J'avais bien de l'audace de m'y opposer, avec si peu de science, autant dire rien, mais je n'ai pas à le regretter. Sans du tout le savoir, l'imaginer même, j'étais en intime accord avec Pie XII commençant son grand combat contre le modernisme reviviscent, et j'en bénéficiais, le sachant encore moins, d'une protection sans laquelle les choses se fussent passées différemment.. Tout de même, vivant ou mort, Monsieur de Lapparent, un grand merci pour votre enseignement magistral et que Dieu vous pardonne ce qu'il put avoir de pernicieux pour vos innombrables élèves !

Faut-il parler des autres cours ? Celui de Monsieur Radenac, notre professeur de droit canon, dont nous ne savions pas, car jamais personne ne nous l'aurait dit, qu'il

Moi aussi, il m'avait adopté. Le premier soir, il me demanda un service en me confiant qu'il ne pouvait le demander à d'autres. Comment mieux toucher mon cœur ? Il fallait faire la toilette funèbre d'un vieux monsieur que le Prado avait recueilli, et qui logeait dans un galetas au-dessus de la chapelle. Un cas un peu spécial ; il ne faudrait pas que je m'en impressionne... Oui, oui, bien sûr ! Comment oublier cette scène sous les toits, lui et moi appliqués à ensevelir ce mort, de fait, d'un genre bien particulier. Je descendais de haut, dans un monde de peine, de honte, de vice et de vertu, qui pourrait faire le partage ? avec pour guide rassurant le bon Père Virion.

La vis sans fin, du lever au coucher, ne s'arrêta plus de trois mois. Lever, prière, toilette, première leçon de catéchisme (répit pour moi) ; descente à la chapelle, messe avec cantiques populaires, petit déjeuner... Deux fois par semaine, épreuve redoutée, promenade dans Lyon ou sur les quais du Rhône ; ne point quitter des yeux les voleurs, qui reviendront cependant les poches pleines de fruits, couteaux, briquets, cartes postales, comment font-ils donc ? Mais il n'y a jamais de plainte : « *Ah, c'est les gones du Prado ! Les pauvres prêtres, ils ont bien du mal !* » Et rattraper le fugueur, pour n'avoir pas à le faire rechercher par la police ! Et mon humiliation très douce à l'âme quand, les pieds nus dans mes gros souliers, la soutane blanchie de sueur, sans col blanc, en garde-chiourme affolé, je croisais un cousin, une cousine qui ne paraissaient pas me voir ou, tout de même, me disaient un petit bonjour comme on ferait à un ami croisé les menottes aux mains entre deux gendarmes : « *Ah ! tu es au Prado !* » Mais j'étais heureux, absolument heureux. L'Évangile enfin vécu sous mes yeux par le Père Virion, le vieux Père Chervier, d'autres moins édifiants mais bien

avait précédemment dégagée de la tradition ecclésiastique, des Pères grecs, de saint Augustin, qui définissent les Personnes divines comme de pures *relations*, des "*relations substantives*". Est-ce que subsistance et autonomie n'étaient pas des termes inconciliables avec ce don total, ces "*processions*" qui constituent les trois Personnes en Dieu ?

Il gardait le silence. J'eus peur de l'avoir blessé et balbutiai des regrets.

— « *Mais non, me répondit-il, j'hésite sur la réponse que je voudrais vous donner. C'est difficile. C'est le point obscur, le mystère ! Il faudrait peut-être dire que ce don particulier, cette relation qui est la propriété de chacune des Personnes divines, sont précisément incommunicables aux autres Personnes. Le Père ne peut donner sa paternité, le Fils a lui seul la filiation... Comprenez-vous ? Une "pure relation" peut avoir pour perfection d'être tellement personnifiante, si j'ose dire, qu'elle suffit à dresser chaque personne en face des autres de manière propre, inconfusable...* »

Il parlait lentement, avec la prudence de celui qui ne récite pas, mais qui avance dans la vérité en assurant chacun de ses pas. Je comprenais bien, et pourtant, j'insistai :

— « N'est-il pas fâcheux de désigner par le même mot, dans la société humaine, l'être indépendant, jaloux de ses droits, se disant souverain, et dans la société divine ces Personnes qui sont et se veulent toute relation, don sans réserve l'une à l'autre, pure paternité, filiation, amour ? Ne devrait-il pas y avoir cohérence, analogie, d'une sphère à l'autre ? Les personnes humaines ne devraient-elles pas se définir à l'image et ressemblance des personnes divines plutôt qu'à l'opposé de leur admirable perfection ? »

teur. Tout cela vous choque, et d'ailleurs bien d'autres aspects de notre monde moderne. Du monde où vous vivez. Mais quand donc comprendrez-vous qu'un prêtre doit aimer ses contemporains, le peuple qu'il doit rapprocher du Seigneur, ses frères humains, même et jusque dans leurs aspirations, leurs démarches communes. Un prêtre ne doit pas être, même par atavisme, par préjugés familiaux, réactionnaire. Cela rendrait stérile son ministère. Vous devriez sentir que cet attachement à vos idées met en question votre accession au sacerdoce...

C'était donc un ultimatum : Aimez le monde moderne, ou alors, sachez que vous n'avez plus de place ici parmi nous !

Je sortis de là chancelant et me vis renvoyé. Eh bien, j'en aurais le cœur net : j'allais écrire à mon évêque, Monseigneur Caillot, et je suivrais sa décision. Je lui exposai le différend, sans mâcher mes mots, mon indignation, mon irréductible conviction : S'il fallait aimer le gaullisme, le tripartisme, l'épuration, les nationalisations, la franc-maçonnerie, la spoliation de la presse, non, je ne serais jamais prêtre ! Alors que je n'avais jamais eu d'autre pensée, d'autre vocation. Mais je reçus de lui, par retour de courrier, une réponse, ô combien merveilleuse ! Passant outre à l'interdiction des médecins, opéré de la cataracte au même moment, il m'écrivait pour m'assurer au plus vite qu'il pensait sur tout cela exactement comme moi ; il m'encourageait dans ma vocation, ajoutant en confiance qu'il déplorait le mouvement d'adulation du monde moderne qu'il voyait se répandre dans le jeune clergé depuis la Libération. C'en était assez pour me remettre daplomb ! Je remis la lettre au Père Lesourd, qui la lut sans broncher et revint à son impassible

J'ai bien fait de me taire alors, mais aujourd'hui j'aurais tort de laisser dire aux thomistes butés qui ne m'ont pas lu ou pas compris, que je suis hérétique sur l'Eucharistie. D'abord, parce qu'à de telles accusations, tout catholique, fût-il cardinal, fût-il pape, doit répondre ; ensuite, parce que mon explication a le mérite de soutenir la pure foi et la vraie dévotion catholiques, telles qu'elles s'expriment depuis toujours dans la prière liturgique, les élévations des saints, plus hardis que moi, et le langage même du peuple fidèle, tandis que celles de mes contradicteurs les déforment, mutilent et vident presque de toute réalité. Alors autant écrire ici de mémoire ce qui, un jour du temps pascal de l'an 1947, s'aligna sans hésitation ni rature sur mon petit cahier d'écolier, avec une joie calme à la vue de ces nappes de lumière intellectuelle s'engendrant l'une l'autre, dont rien depuis lors ne s'est effacé ni atténué. Se peut-il qu'un prêtre, un prédicateur, un théologien ait tant de bonheur et qu'il le garde pour lui seul sous prétexte de modestie ? La vie est une vocation, elle consiste pour chacun à donner le meilleur de ce qu'il a reçu, ou trouvé, ou retrouvé, à ceux qu'il aime, auxquels il se doit, pour augmenter encore sa joie intime en la partageant.

Est-ce bien le lieu ici ? Zest ! Je ne raconterai que le souvenir, laissant à d'autres moments la démonstration et la discussion scolastiques de ce qui m'apparut alors, si simple, si lumineux, si merveilleux !

C'était comme une vision intellectuelle. Du Verbe divin partaient en toutes directions de l'univers, mais de toute éternité, des rayons de pure lumière, qui étaient autant de paroles créatrices faisant surgir des ténèbres, et

Cela n'aurait été que vanité d'un professeur prestigieux, si ce flot de paroles et cette mimique impayable n'avaient servi l'un des hommes les plus extraordinaires de l'histoire universelle, l'un des plus grands brasseurs d'idées et d'aventures, et l'un des plus sûrs mystiques de tous les temps. Le "Père Osty", comme nous l'appelions sans qu'il eût pourtant rien d'un religieux, ni la visible ascèse ni le resserrement de l'attention sur sa vie intérieure, n'était pas de ces biographes qui commettent la faute de s'assimiler et se laisser égaler au personnage qu'ils racontent. Lui, au contraire, s'en distançait, s'y opposait, comme le peintre à son sujet. C'était Saul de Tarse, le furieux persécuteur des chrétiens devenu l'Apôtre du Christ auprès des Gentils, dont il était question, et nullement de ses états d'âme à lui, le chanoine Osty, dont nous ne saurions jamais rien. Pendant une année, il nous ferait visiter saint Paul au pas de charge, tant il y avait de merveilles à en découvrir, comme un archéologue fait revivre la Rome antique ou Pompéi pour un groupe de gens de qualité. Seulement, tout est dans la manière ! Je n'imagine pas d'autre moderne qu'un Érasme ou un Thomas More, pour pénétrer si avant dans l'art du portrait, dans la compréhension de l'œuvre et la connaissance intime du génie.

Il allait droit à l'essentiel. Il lisait son texte et débattait de sa traduction librement devant nous, comme d'un premier jet, opérant ainsi une percée des mots aux choses. Sous sa poussée, le texte parlait un langage neuf ; il avouait son secret, comme oublié et soudain retrouvé. Or ce n'était pas du tout comme lorsque notre frère Bruno traduit si précisément le Coran que rien n'y subsiste de la légende mahométane dont on l'affuble depuis treize siècles. Au contraire ! Le Père Osty, à mesure qu'on allait, nous

courageant à pousser ma recherche et ma réflexion plus loin, m'alléchant à la joie du résultat promis. Au lieu d'aller et de venir, d'un bouquin à l'autre, bredouille et bête comme devant, j'avancais sur son conseil, son propre livre à la main, droit au but, et de l'une à l'autre fois, je voyais s'étendre sous mes yeux le paysage enchanteur de la science naturelle et de la sagesse divine, en compagnie de l'irremplaçable guide devenu en cette excursion l'incomparable ami, dont le souvenir seul illumine ces quatre ans de pension ecclésiastique au séminaire d'Issy. Issy, pour moi, c'est *lui*.

Car, revenu dans ma cellule, ou à la chapelle même, le livre m'était une reprise de la conversation et sa poursuite s'avérait pleine de rebondissements imprévus, de confirmation écrite des paroles entendues, des idées saisies au vol et ainsi remises en mémoire. Faut-il le dire, si cruel que ce soit ? Ce n'était pas comme des autres professeurs, un savoir figé ou un système définitif, un abrégé catégorique qu'il fallait avaler comme une suite de poussiéreuses pilules. Avec lui, je découvrais des emmêlements de lumières et d'ombres, où je me heurtais à de denses ténèbres, suspectes... En toutes matières, celles qu'il enseignait et celles des autres sur lesquelles il jetait certains coups d'œil ravageurs, libérateurs, tout prenait par lui vie et relief, et partant le plus vif intérêt. En tout, il me faisait voir des conflits d'ignorants, des complots de faux maîtres, des persécutions du grand nombre, si souvent sot et méchant contre les tâcherons de la vérité. Ainsi devais-je à sa suite me frayer un chemin vers la juste doctrine, passant marécages et broussailles, ou ronces inextricables. Mais lui avait couru cette piste difficile, jadis, car je le voyais tellement plus âgé que moi, vu son savoir ! et il